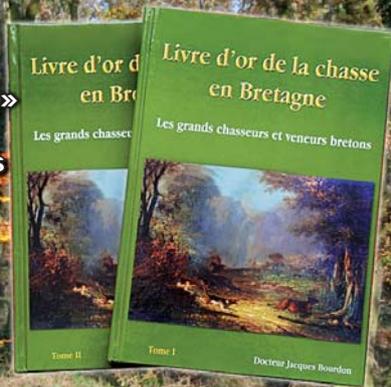


L'ENTRETIEN DU MOIS

« J'AURAIS AIMÉ, EN D'AUTRES TEMPS, CHASSER CET ANIMAL MYTHIQUE : LE LOUP ! »

- Un livre ? Bien plus qu'un livre !
- Dix années de travail, 250 kilos d'archives collectées, 2500 illustrations...
- 900 pages qui se lisent comme un roman...
- Les grands chasseurs bretons : une galerie des portraits savoureuse et haute en couleurs !
- « Nos paysages ont été défigurés... la pollution a décimé le petit gibier... »
- « La Bretagne a toujours été terre de refuge de la bécasse... »
- « La chasse demeurera. Elle est nécessaire à la régulation du grand gibier... »
- Les mondes écologiques et cynégétiques sont-ils irrémédiablement antagonistes ?



Un entretien avec
le Docteur Jacques Bourdon

« Une part conséquente de mon livre est consacrée à la chasse au loup, qui a tenu une place particulière dans l'histoire cynégétique bretonne.

J'aurais aimé, en d'autres temps, chasser cet animal « mythique »... Mais je pense que la présence du loup est incompatible avec les activités humaines. Elle l'était même autrefois avec la vie de l'homme dans les campagnes reculées, où celle des petits bergers était menacée. Les archives démontrent sans aucun doute possible que les loups faisaient des victimes humaines... Et 10 % du cheptel ovin breton étaient tués par les loups au XVIII^e siècle... », nous a confié le Dr Jacques Bourdon.

Un homme de passion et de raison, d'engagement et de tolérance... tel est le sentiment qui se dégage rapidement de l'échange avec cet octogénaire au regard profond, à la démarche souple et à l'allure naturellement patricienne, qui sait d'emblée tisser par sa simplicité et sa grande gentillesse une convivialité de bon aloi, authentique et juste. Il n'est guère étonnant que l'homme soit si largement apprécié...

Pour beaucoup de ceux qui le connaissent – et ils sont nombreux – le nom du Dr Jacques Bourdon, fait notamment écho à une longue carrière de chirurgien ORL à St-Brieuc,

mais plus encore incarne une figure de la chasse en Bretagne, et bien au-delà.

Le « monument » qu'il vient de publier (*Le Livre d'or de la chasse en Bretagne*) révèle et résume sans doute mieux que tout cette vie de chasseur, de responsable associatif, d'éleveur de chiens de chasse – entre autres activités cynégétiques et cynophiles menées depuis plusieurs décennies – qui ont forgé en lui un connaisseur hors pair de ce monde, de son patrimoine, de son histoire, de sa culture...

Un monument d'érudition, servi par une plume aussi alerte qu'agréable et précise, dont l'intérêt dépasse de beaucoup l'univers de la chasse pour devenir un rare témoignage sur tout un pan de l'art, de l'histoire et de la culture de la Bretagne.

Cette « dévorante passion » – ainsi qu'il la nomme – le Dr Bourdon l'a exercée un peu partout, mais surtout dans son *Kreiz Breizh natal*, terre de ses pères, aimée et intimement connue jusque dans ses forts et refuges les plus secrets.

Ce sont ces chemins que *Regard d'Espérance* a voulu emprunter cette fois avec le Dr Bourdon, dans l'ouverture d'esprit, la liberté de ton et de thème qui sont celles du journal.

■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« J'ai vécu mon enfance à Callac.

Toute ma famille est originaire du Centre-Bretagne : mon père de Guingamp, où mon grand-père était secrétaire général de Mairie, après avoir fait une carrière militaire, et ma grand-mère tenait un commerce de presse-papeterie-souvenirs-tabac au coin de la place du centre, rue St-Yves...

Mon grand-père maternel était originaire de la Chapelle-Neuve, et il était venu s'installer à Callac, où il avait créé un négoce de grains et engrais, et avait fait construire l'Hôtel de la Gare...

Mon enfance à Callac a été marquée par la Guerre et l'Occupation allemande puisque notre maison familiale avait été réquisitionnée par l'armée allemande pour y installer le P.C. du général commandant la région... Chassés de notre maison, nous nous étions réfugiés dans une petite bâtisse à l'arrière. J'ai aussi parfois été logé chez des amis de mes parents...

J'ai également le souvenir des combats de la forêt de Duault, que l'on entendait de Callac, de voir la forêt brûler et des camions allemands en revenir avec des morts et des blessés. Je me souviens très bien de la Libération, et des règlements de compte. Des collaborateurs ont été sanctionnés justement, mais il y a aussi eu beaucoup de vengeances, de gens exécutés sommairement et sans raison...

Mais c'est aussi dès cette enfance callacoise que j'ai découvert la chasse. Il existe une photo de moi, où tout petit, j'ai chaussé les bottes de mon père, me suis armé d'un fusil en bois, et traîne derrière moi un petit chien...

Mon père, qui était officier, avait interrompu sa carrière militaire, était donc devenu négociant à Callac, et s'était aussi lancé – entre autres choses – dans l'élevage d'épagneuls bretons...



J'ai fait mes études primaires à « l'école des sœurs » pour la maternelle, puis à l'école St-Laurent jusqu'en classe de 6^e. Mais je n'ai pas fait de 6^e en réalité, car à dix ans, j'ai intégré la classe du Certificat d'Etudes, où je me trouvais parmi des garçons de 14 ans...

Ensuite, j'ai poursuivi toutes mes études secondaires jusqu'au 1^{er} Bac à l'école St-Charles de St-Brieuc, puis – pour ce qu'on appelait le 2^e Bac – à l'école des Cordeliers, à Dinan où mon frère Jean, qui était de 11 ans mon aîné, venait de s'installer comme médecin...

Après cela, je suis allé faire mes études de médecine à Paris. Etant donné mon goût pour la nature, j'avais un moment envisagé de faire l'École des Eaux et Forêts, mais mes deux frères, Jean et Emile, qui étaient déjà médecins, ont contribué à m'orienter dans cette voie...

J'ai donc vécu une dizaine d'années à Paris, passant le difficile concours d'Externat des Hôpitaux de Paris, puis me spécialisant rapidement en oto-rhino-laryngologie. C'est aussi là que j'ai connu mon épouse, qui était normande, originaire de Caen, et qui faisait la même spécialisation.

Puis ce furent les 28 mois de service militaire, dont 17 mois comme médecin en Algérie.

Libéré des obligations militaires, j'ai été assistant du professeur Aubry au service O.R.L. de l'hôpital Lariboisière pendant deux ans, avant de m'installer, en 1966, en tant que médecin O.R.L. à St-Brieuc, où j'ai fait toute ma carrière professionnelle, à la fois en médecine privée, à la Clinique de la Gare, associé avec mon frère aîné, et à l'hôpital de la ville.

Mon épouse, qui s'est spécialisée en phoniatrie – soins des troubles de la voix et du langage – a elle aussi fait une longue carrière en O.R.L. Nous avons trois enfants ; dix petits-enfants et un arrière-petit-fils. »

■ Vous êtes l'auteur d'un grand et bel ouvrage sur la chasse en Bretagne (« Le livre d'or de la chasse en Bretagne ») préfacé par le président du Sénat, et unanimement salué par la presse – tant spécialisée que généraliste – comme une œuvre de référence en matière de littérature cynégétique...

Qu'est-ce qui vous a incité à entreprendre ce « travail de titan » ?

« J'avais bien connu un certain nombre de personnages du monde de la chasse contemporain – comme le Dr Dagon de Rosporden, ou Francis Prigent, de Callac... – et mon idée de départ était de faire un livre sur les grands chasseurs bretons...

Me lançant dans les archives, j'y ai découvert beaucoup de choses, qui m'ont très rapidement donné l'envie de faire un livre plus ample. Cela date de plus de dix ans. »

■ Ce « monument » de quelque 900 pages, que d'aucuns qualifient d'encyclopédie, allie l'histoire, le patrimoine, la connaissance des gibiers, de la nature... Comment avez-vous conçu l'architecture de cet édifice ?

« C'est « chemin faisant » que j'ai construit le plan de l'ouvrage. Je dois reconnaître que je me suis trouvé confronté, à un moment donné, à une masse énorme de documents, et un peu débordé par tout ce que j'avais. J'ai donc choisi de traiter cette « matière » par grands chapitres : histoire et patrimoine, par exemple... Car la chasse a laissé en Bretagne un patrimoine considérable, ne serait-ce qu'en raison du nombre de châteaux et manoirs qui n'ont été construits que pour la chasse. Il y en a partout !

Un autre volet évident concernait le loup et les grands chasseurs de loup, compte tenu de tout ce que cet animal avait représenté dans les campagnes bretonnes...

Un autre encore concernait les braconniers. J'en ai connu ! Le braconnage a été une des activités principales de plus de la moitié des paysans bretons pendant des siècles !

De même pour la partie de l'ouvrage sur la vénerie

bretonne, la chasse à courre. Rien n'avait été fait sur ce sujet, hormis les articles écrits dans la très belle revue spécialisée « Vénerie »...

La plupart des gens qui m'ont acheté ce livre font une remarque similaire : on peut lire tel chapitre indépendamment des autres, chacun faisant un tout à lui seul, et l'on a plaisir à le reprendre pour en relire telle ou telle partie...

Je le connais moi-même par cœur, bien sûr, mais j'en redécouvre aussi tel ou tel passage en le reprenant, et en me disant que j'ai écrit telle chose, mais que peut-être j'aurais dû ajouter telle autre... Cela m'amuse ! »

■ Voudriez-vous nous retracer à grands traits l'épopée de ce travail monumental ?

« Sans doute avais-je eu une certaine prescience de ce qui viendrait, car pendant quarante ans, j'avais collectionné et classé une quantité de documents et photographies.

J'ai parcouru toute la Bretagne, depuis les Archives départementales à Nantes, Quimper, Vannes, St-Brieuc, Rennes – où j'ai passé des jours et des jours – jusqu'aux sites, monuments, chapelles (etc.) pour consulter et voir tout ce qui pouvait concerner la chasse en Bretagne.

J'avais aussi beaucoup de relations dans le milieu cynégétique grâce à celles que mon père y avait eues, tel Ronan de Kermadec, grand chasseur et écrivain cynégétique très prolifique, qui a tenu une chronique dans la revue « Le Chasseur Français » pendant trente ans...

J'ai contacté et visité les descendants de chasseurs célèbres, qui m'ont donné accès à leurs archives familiales...

Je me suis intéressé à tous les aspects de la chasse en Bretagne, y compris à l'art religieux qui y est lié, par exemple aux sablières des chapelles, dont chaque photo me prenait au moins une demi-journée : le déplacement, le contact avec la personne qui avait la clé de la chapelle, la prise de vue...

Je ne les ai pas toutes photographiées, mais il y en a plusieurs dizaines dans le livre.

C'est donc un travail d'une dizaine d'années, dont sept ans de rédaction. 25 000 à 30 000 kilomètres parcourus pour la préparer. 250 kilos d'archives collectées. J'ai monté le livre chapitre par chapitre, rédigeant sur le sujet par étapes, et classant les feuillets dans un dossier, avec les illustrations correspondantes... Un gros travail a été, par exemple, de récupérer pour les photographier, les boutons des tenues de chacun des 180 équipages de vénerie. Des amis collectionneurs m'ont aidé à en retrouver beaucoup... »

■ N'avez-vous jamais été tenté d'abandonner devant l'ampleur de la tâche ?

« Non. J'ai seulement souhaité que Dieu me prête vie pour aller jusqu'au bout, car arrivé à la moitié de l'ouvrage, on mesure tout le travail qui reste à faire. »

■ Vous avez choisi de le publier en deux volumes, dans le registre de ce que l'on appelle de beaux livres, et en « auto-éditeur »... Pourquoi ce choix ?

« J'ai écrit d'autres livres auparavant, sur les chiens de chasse Beagle, Harrier, et Beagle-Harrier, qui ont connu plusieurs éditions ; sur le célèbre peintre animalier RIAB...

Mais les livres confiés à des éditeurs sont rarement faits comme l'auteur le voudrait. L'on vous supprime souvent des pages, des textes, des illustrations... ou ces dernières ne sont plus placées là où vous le vouliez...

Pour cet ouvrage, j'avais envisagé au départ un volume de 300 ou 400 pages, mais au fur et à mesure de sa rédaction je me suis rendu compte qu'il allait déborder largement ce cadre, et un an avant la publication, qu'il faudrait le réaliser en deux volumes.

Plusieurs éditeurs importants m'ont proposé de le publier, mais j'ai pris la décision de tout faire moi-même. Aidé de ma secrétaire, nous avons placé les textes et les illustrations.

Puis, j'ai eu la chance de pouvoir travailler pour la composition avec une imprimerie de St-Brieuc, avec laquelle j'avais édité pendant 30 ans la revue officielle du Club Français du Beagle.

Nous avons pu avancer dans la composition finale en étudiant, dans le détail, chaque texte, l'emplacement et la taille de chaque illustration... ce qui aurait été impossible chez un éditeur lointain. L'ouvrage comporte 2 500 illustrations. Et j'en ai éliminé beaucoup, ce qui a parfois été un « crève-cœur » ! »

■ **Les ventes sont excellentes. N'avez-vous pas redouté, avant sa parution et dans les débuts, qu'il ne « parte pas » ?**

« Personnellement non, pas vraiment. J'ai un réseau de connaissances, de relations, d'amis, de cercle de personnes dans le monde de la chasse que je savais intéressés... Mais mon épouse s'inquiétait un peu compte tenu du très gros investissement financier que représentait la réalisation d'un tel ouvrage en auto-éditeur !... »

Et le volume de l'ensemble : 500 exemplaires pèsent deux tonnes et occupent toute une pièce. Or, il a été édité à 1 500 exemplaires « ordinaires », plus un tirage de luxe de 100 exemplaires numérotés...

Et à ma grande surprise, les 100 exemplaires de luxe sont partis en souscription, et 500 exemplaires de l'édition classique étaient déjà vendus avant la parution de l'ouvrage. Fin 2015, il ne me restait déjà plus que quelques exemplaires.

Une anecdote à ce sujet : vous avez souligné que la préface est de Gérard Larcher, président du Sénat. Je l'ai connu par la chasse, lorsqu'il était maire de Rambouillet et que j'étais président national du Club français des Beagles et Beagles-Harriers, à l'occasion d'un Championnat national organisé à Rambouillet.

Gérard Larcher me dit ce jour-là qu'il a invité son père, qui me connaissait bien... Je connaissais en effet un Monsieur Larcher, grand spécialiste de vénerie et grand bécassier, qui vit toujours, et avec qui j'avais chassé en Mayenne cinq ou six fois, sans faire le rapprochement entre les deux hommes. Gérard Larcher m'a commandé l'un des derniers exemplaires de luxe pour l'offrir à son père... »

■ **Il a déjà reçu des prix, dont celui de la revue spécialisée « Connaissance de la Chasse »... Envisagez-vous déjà une réédition ?**

« Non, car en auto-éditeur, le travail est considérable : 95% des acheteurs me demandent une dédicace, ce qui exige un texte personnalisé et bien pensé... Et avec l'emboîtement, l'emballage, l'adresse, il faut une demi-heure. En fin d'année, certains jours, j'ai eu jusqu'à une trentaine d'exemplaires à envoyer chez l'expéditeur ! »

■ **Ce livre est une œuvre personnelle, mais aussi familiale ?...**

« Oui. Ma femme m'a beaucoup aidé en relisant les textes, me conseillant sur les illustrations, et m'en fournissant puisqu'elle-même peint et sculpte, notamment des scènes de chasse.

Son père était artiste, doué depuis l'enfance d'un véritable talent, et elle a hérité de ce don, et de ce goût pour l'art. A la retraite, elle a fait les Beaux-arts pour se perfectionner.

Mon fils, Nicolas, qui chasse à l'arc, et fait de la chasse photographique, m'a aussi fourni des illustrations... »

■ **Vous y décrivez quelques figures historiques de la chasse bretonne. Lesquelles vous ont le plus marqué personnellement ?**

« Le comte Victor du Botdérû, « monument » de la chasse en Bretagne, grand chasseur de loups et de sangliers – entre autres – au XIX^e siècle. Il était Pair de France,

maire de Plouay, conseiller général du Morbihan, député, Capitaine de l'ouvèterie de Bretagne. Issu d'une très vieille famille de l'aristocratie bretonne, il demeurait au château de Kerdrého en Plouay.

Un de ses lieux de prédilection, où il donnait rendez-vous à ses amis pour des chasses mémorables, était la ville de Gourin. Personnage hors du commun, ce géant – il mesurait presque 2 mètres – infatigable cavalier, était une véritable « force de la nature ». Il était très aimé des paysans, pour les centaines de loups dont il les débarrassait et pour sa gentillesse, et de ses compagnons de chasse pour ses compétences et sa bienveillance...

Je mentionnerai aussi Prosper De Boisfleury qui, son fusil ne fonctionnant plus et n'ayant pas sa dague sur lui ce jour-là, se battit au corps à corps avec un loup qu'il parvint à étrangler ! Il a chassé absolument partout en Bretagne au XIX^e siècle et ses chasses sont restées célèbres.

Parmi les contemporains, citons Ronan de Kermadec, de Plouézoc'h, encyclopédie vivante de la nature et de la chasse, qui a passé sa vie à chasser, lire et écrire sur la chasse... Toutes les revues publiaient ses chroniques. Il a été un juge exceptionnel dans les concours de chiens de chasse de toutes races. Son érudition était extraordinaire. Je me souviens l'avoir souvent vu dans ma jeunesse, et j'ai eu la chance de me lier d'amitié avec son fils, beaucoup plus âgé que moi, qui m'a ouvert les archives familiales, m'a offert plusieurs livres de son père, et m'a donné tout le courrier cynégétique de celui-ci. Une source inestimable d'information, où j'ai aussi retrouvé beaucoup de lettres écrites par mon père, qui correspondait souvent avec R. de Kermadec.

Le Docteur Dagorn, de Rosporden, personnage pittoresque, qui vivait exclusivement pour la chasse à courre du lièvre, fut aussi un des plus grands chasseurs de Bretagne. Son « piqueux », Christophe Le Deuff, personnage aussi pittoresque que lui, courait aussi vite que les chiens, en sabots de bois, et faisait fonction auprès du Dr Dagorn d'homme à tout faire : garçon de chenil, aide-infirmier, « femme de ménage », jardinier, chauffeur...

Il y en aurait bien d'autres à citer, mais terminons ici par Vefa de St-Pierre, incroyable personnage, née en 1872, aristocrate rebelle, célibataire, bonne-sœur « ingérable », congédiée des Ordres, qui chassa aux USA avec le président Roosevelt, acheta la propriété de Menez Kamm, en Spézet, où tout était dédié à la chasse. Son mariage, à 38 ans, à un descendant des Boisfleury, dura un mois... Dans la dernière partie de sa vie, elle s'intéressa au mouvement culturel breton, devint une militante très active, et fut intronisée bardesse en 1930.

Il se trouve que j'ai soigné cette dame à la fin de sa vie dans notre clinique de St-Brieuc, sans savoir qui elle était. Elle avait alors 92 ans, j'avais trouvé étonnant ce personnage habillé en homme, au caractère énergique et pas très facile... »

■ **Votre plume a donc donné naissance à d'autres livres... Voudriez-vous en dire quelques mots ?**

« J'ai mentionné ces trois livres sur les races de chiens Beagle, Harrier et Beagle-Harrier, dont l'un s'est vendu à plus de 50 000 exemplaires.

Mais je suis particulièrement heureux d'avoir fait le livre sur le peintre animalier RIAB. C'est un très beau livre, doré sur tranche... Riab – Boris Riabouchinsky – était un immigré de la révolution russe. Ses parents étaient de grands industriels à Moscou, employant des milliers d'ouvriers. Ils possédaient une forêt de 4 000 hectares...

Une partie de la famille a été massacrée par les communistes à la Révolution. Effectuant son service militaire dans la cavalerie du Tsar, il a réussi à s'échapper en fuyant par la Turquie. Il avait auparavant fait les Beaux-arts, et ne connaissait pas d'autres métiers. Arrivé en France dans les années 30, après avoir vécu en Amérique du Nord et en

Angleterre, il s'est mis à peindre. S'intéressant aux scènes de chasse, il a connu mon père, dont il a peint les épagneuls bretons et dont il était devenu l'ami, avant de devenir le mien. Il a vécu de sa peinture, très bien au début, mais très difficilement à la fin de sa vie... Il a fini dans une quasi-misère. Nous lui faisons parvenir les médicaments dont il avait besoin, car il était malade et n'avait pas la sécurité sociale...

Or, des tableaux qu'il vendait 200 euros à l'époque, se vendent entre 3 000, 6 000 voire 10 000 euros aujourd'hui chez Drouot.

Mon livre a d'ailleurs contribué à faire grimper la cote de ses œuvres. Il m'est arrivé de retrouver chez des collectionneurs des tableaux que je l'avais vu peindre chez mon père 40 ans avant !

Je possède un bon nombre de ses œuvres. Et il m'avait offert une icône peinte par lui, qui était orthodoxe et très pieux... Sa femme m'en a offert une seconde...

Ce livre sur Riab s'est vu décerner le prix « François Sommer », bien connu du monde de la chasse.

Bien sûr, j'ai aussi écrit beaucoup d'articles pour des revues de chasse, et de cynophilie sur les chiens de chasse... »

■ ***Votre père Emile Bourdon a été l'un des créateurs de l'épagneul breton moderne – notamment avec son chenil au célèbre affixe « de Cornouaille » – et vous-même élevez des Beagles, dont vous avez présidé le Club national des éleveurs... Que représente pour vous le chien de chasse ?***

« Pour moi, la chasse, c'est le chien ! J'avais donné ces mots pour devise au Club national du Beagle. Il existe bien sûr de très belles chasses à l'approche en solitaire, mais les plus belles chasses demeurent celles que l'on pratique avec ce merveilleux compagnon de l'homme : chasse au chien d'arrêt, chasse au chien courant... »

Deux choses me passionnent : l'arrêt du chien sur un gibier et la musique de chiens courants poursuivant un animal... Ce sont pour moi des émotions extraordinaires !

Mon père m'avait appris tout petit ce qu'était l'arrêt d'un chien... Il avait commencé l'élevage de l'épagneul breton au début des années 1920 en faisant reproduire sa propre chienne de chasse et en passant une simple annonce dans les journaux spécialisés, comme cela se faisait à l'époque.

Il y avait alors un éleveur connu à Callac, M. Patin – inspecteur des Contributions Indirectes, je crois – qui voyant qu'il allait perdre l'exclusivité de l'élevage de l'épagneul breton, a proposé à mon père de se mettre en patente, comme on le disait alors. Il faut préciser que la race commençait à cette époque sa phénoménale ascension. Elle avait été « lancée » vers 1907-1908...

Mon père s'est donc pris au jeu de l'élevage d'épagneuls bretons, qu'il a pratiqué sur un très grand pied, étant rapidement très connu, faisant les plus grands champions de l'époque en beauté et travail : Aoutrou, Potig, et des dizaines d'autres...

Sa renommée s'est étendue dans le monde entier. Il produisait une centaine de chiots par an. Les facilités de dressage étaient grandes à l'époque : il plaçait les chiots dans les fermes des environs dès l'âge de deux mois, auprès de paysans chasseurs. Il y avait du gibier partout, si bien que dès l'âge d'un an ces chiens dressés en partie par lui et en partie par ces petits dresseurs des campagnes étaient tous déclarés à l'arrêt et excellents au rapport... »

■ ***Pourquoi avez-vous préféré le Beagle à l'épagneul breton ?***

« Je n'ai pas préféré les uns aux autres. J'ai toujours chassé avec les uns et les autres. C'est mon père, éleveur d'épagneuls, qui m'a aussi initié aux chiens courants, car il en possédait également.

J'ai donc aussi eu des épagneuls bretons, et une extraordinaire setter anglaise... Je crois que l'on trouve d'excellents chiens dans toutes les races.

L'épagneul breton a évolué par croisements avec diverses races, sur un modèle que les anciens éleveurs n'accepteraient pas, ni du point de vue de la morphologie ni des couleurs...

Je me suis également intéressé aux pointers – les « rois des plaines », spécialistes de la perdrix – et l'un de mes meilleurs bécassiers a été un pointer : Nacre, qui donnait l'impression de fabriquer les bécasses ! Elle en trouvait encore après le passage des meilleurs chiens !

J'ai encore des chiens, bien sûr, dont une jeune setter, exceptionnelle sur la bécasse, et des Beagles.

J'ai eu cette passion pour ces jolis chiens, intelligents, faciles, s'ameutant parfaitement. J'en ai élevé beaucoup – avec l'affixe de Roz-Ar-Lann – ai obtenu une soixantaine de titres de champions de France de travail et de beauté, et ai gagné la Coupe de France de chiens courants en 1984, en menant mes chiens, avec mon fils.

J'ai beaucoup fréquenté les milieux cynophiles, étant juge d'épreuves de chiens courants, de field-trial de chiens d'arrêt – continentaux et anglais – durant 40 ans, juge d'exposition, confirmateur de plusieurs races, dont l'épagneul breton.

J'ai contribué à relancer une race – le Harrier – en reprenant la présidence du Club français du Beagle, que j'ai assumée de 1987 à 2012 : durant ces 25 ans, le Club est passé de 500 à 2 500 membres, et les naissances de chiots ont été multipliées par cinq. J'en suis aujourd'hui président d'honneur.

J'ai aussi été vice-président de la Société Canine Bretonne pendant 40 ans, mais ne souhaitant pas en devenir président. La Société Canine Bretonne ayant fondé les premiers Field-Trials du monde en 1964 à Quénécan, grâce à Jean de Pluvié et Marcel Pambrun, j'ai fondé à leur suite le Field-Trial de Callac en 1976, qui a connu le grand succès que l'on sait. Trop de succès à mon avis, car ces compétitions attirent en Bretagne trop de chasseurs d'autres régions et de l'étranger, qui viennent prendre beaucoup de nos chasses de bécasses, et qui augmentent la pression sur le gibier... »

■ ***Vous avez chassé un peu partout dans le monde, mais en Centre-Bretagne plus que partout ailleurs... ?***

« J'ai connu une Bretagne très giboyeuse. Les renards, chassés à l'époque pour leur fourrure, étaient beaucoup moins nombreux. Le petit gibier prospérait... »

Nous avons toutes les formes de chasse. J'ai même connu dans ma jeunesse la chasse à la loutre. Elle s'est arrêtée dans les années soixante, car les loutres avaient quasiment disparu. On a incriminé les chasseurs pour cette disparition, ce qui était une erreur. Les études démontrent que la loutre a disparu à cause des détergents, moussants, insecticides organochlorés, pesticides et métaux lourds qui ont pollué les rivières et tué les loutres, maillon terminal de la chaîne alimentaire... Elle revient désormais. J'en ai encore vu une l'année passée, et j'ai pu en photographier deux ces dernières années.

Le problème a été le même en Ecosse, que je connais bien : je me rappelle très bien voir des loutres en plein jour aux abords d'Inverness en 1975. Dix ans après, pour les mêmes raisons qu'ici, elle avait aussi presque disparu là-bas...

La situation s'améliore, car on a pris conscience des dégâts de la pollution, mais pour combien d'années, et de siècles peut-être, aura-t-on encore de l'atrazine et des métaux lourds dans nos rivières ?...

Pour en revenir à ce Centre-Bretagne, j'aimais son territoire fait de petits champs, de sarrasin et autres, ses ajoncs... Je me désespère de la disparition des landes, où

tous les animaux allaient à un moment ou à un autre : perdrix, lièvres, lapins, chevreuils...

Nos paysages ont été défigurés : 300 000 kilomètres de talus ont été arasés, avec les conséquences que l'on sait pour les inondations... On a fait de régions comme celle de Loudéac-Pontivy une espèce de Beauce vallonnée !

Seul le grand gibier était rare à cette époque, sauf le sanglier après la Guerre. Mais j'ai vu mon premier chevreuil pendant la Guerre, en forêt du Duault où nous allions braconner un peu les lapins, avec mon père. Puis, j'en ai vu quelques-uns à Beffou, mais il y en avait alors peu et ils se cantonnaient aux forêts... »

■ **Qu'est-ce qui fait, pour vous, le charme de cette contrée, au-delà de l'esprit cynégétique ? Qu'est-ce qui vous y a tant attaché ?**

« C'est le pays de mon enfance, et je l'ai parcouru en tous sens. J'ai tellement chassé dans la région de Callac, Carnoët, Locarn que je la connais pratiquement champ par champ !

J'y ai donc des attaches familiales, « sentimentales ». Je connais bien et j'aime également tout son patrimoine : ses chapelles, ses églises, ses calvaires, ses manoirs, ses monuments... Et j'aime revoir ces lieux. »

■ **Chassez-vous encore aujourd'hui sur ces terres du Kreiz-Breizh ?**

« Oui, mais surtout dans la région de Rostrenen-Bonen, où j'ai une chasse depuis 1970, et dans la région de Quintin, où je préside un groupement de propriétaires forestiers.

Pendant longtemps la famille a eu une chasse au Moulin de Lochrist, entre Carnoët et Locarn. Ce moulin était à l'époque un magasin de grains. Je me souviens de voir dans mon enfance les charrettes venant des fermes de Locarn, Carnoët, Trébrivan faire la queue devant le magasin pour y vendre leur grain, qui était à l'époque leur principale ressource, car ils vivaient par ailleurs en autocratie, en circuit fermé...

Mon père, négociant en grain, avait été l'un des fondateurs de ce qui est devenu Triskalia, la « Coopérative » de Landerneau. On lui en avait proposé la direction à l'époque, mais ayant aussi son activité d'éleveur d'épagneuls bretons, il avait préféré rester à Callac.

J'ai vu la création du Crédit Mutuel de Bretagne par le groupe de Landerneau. Auparavant, tout se payait en liquide, ce qui faisait des sommes considérables à garder dans un coffre-fort, chez nous... Au lieu de donner de l'argent aux paysans, mon père s'est donc mis à leur donner un chèque pour régler l'achat de leur grain... Mais au début, les agriculteurs avaient un peu de mal à accepter et à comprendre que ce chèque valait de l'argent en banque, sur leur compte !

Plus tard, j'ai loué sur Carnoët la chasse de Trélan, et sur Plounévélzelle celle de Kernanvel... Et j'ai regretté que nous n'ayons pas conservé, mes frères et moi, cette chasse de Lochrist après le décès de mon père, hélas, trop tôt disparu. Officier, il avait été sept fois blessé pendant les nombreuses campagnes de la Guerre 14-18 auxquelles il avait participé. Remobilisé en 39, évadé en 1940, il a vécu caché, puis a été dénoncé, arrêté et torturé par les SS et la Gestapo en avril 1944... Il a finalement été relâché et a de nouveau vécu caché jusqu'à la Libération, mais il avait beaucoup souffert de tout cela et il est mort en 1945. »

■ **Que représente pour vous la chasse ? D'aucuns parleraient de passe-temps, d'autres de passion, d'autres d'art, voire de civilisation...**

« C'est avant tout pour moi le plaisir du contact avec la nature. J'ai autant de plaisir à aller explorer un territoire avec

mes chiens, qu'à prendre un fusil, ce qui n'est que l'achèvement. Le prélèvement d'un gibier, et l'aspect culinaire de la chasse, sont certes aussi des plaisirs, mais ce n'est qu'un aspect, qui vient finalement en second par rapport à l'immersion dans la nature, sa découverte, son observation, sa connaissance... »

■ **Quel genre de chasse préférez-vous ? Pourquoi ?**

« Toutes les chasses me passionnent. Je les ai presque toutes pratiquées, hormis la chasse en montagne. J'ai même chassé la perdrix Gambra en Algérie pendant la guerre, avec mon capitaine, originaire de St-Cast, et un peu en braconnage, munis de fusils de chasse dont étaient équipés les Harkis.

Il n'y avait que de la chevrotine dans leurs cartouches, si bien que je faisais venir des cartouches de petits plombs dans les gâteaux que me faisaient parvenir ma mère et ma fiancée.

C'était un peu risqué d'aller chasser les perdreaux dans le bled. Un officier de légion étrangère s'était fait tuer ainsi, à la chasse, par des Fellaghas...

Mais l'une des plus belles chasses est pour moi celle de la grouse en Ecosse. J'y suis allé cinq fois. C'est un peu l'équivalent de la chasse à la bécasse en Bretagne, et c'est une chasse fabuleuse.

Des essais d'acclimatation de la grouse ont été effectués dans les Monts d'Arrée au siècle dernier. Je pense qu'ils auraient réussi sans le braconnage, et les Allemands qui l'ont chassée pendant la guerre...

Aujourd'hui, j'aime surtout chasser la bécasse, le canard, et le chevreuil aux chiens courants. »

■ **Pourquoi la bécasse suscite-t-elle tant de passion ?**

« C'est un oiseau un peu « mythique ». On ne sait jamais exactement quand elle arrive, et la voilà un beau jour... C'est en outre un oiseau un peu fantasque, imprévisible : un jour l'on en trouve vingt sans parvenir à en tirer une seule, parce qu'elles ne tiennent pas l'arrêt et partent loin devant ; un autre jour au contraire, elles ne bougent pas et l'on marche presque dessus !

C'est un très bel oiseau, qui mérite son nom de « mordorée ». Son plumage aux variétés infinies, dans les tons d'automne, est splendide.

Mais le succès que rencontre cette chasse est aussi dû à la raréfaction du petit gibier. L'agriculture intensive l'a détruit. La perdrix a disparu brutalement dans les années 1970-75. Celles que l'on peut encore chasser aujourd'hui proviennent exclusivement de lâchers...

Or, j'ai connu l'époque où, sur ma chasse de Carnoët, l'on trouvait 10 à 15 compagnies de perdrix d'année en année, soit environ 150 oiseaux. Nous en prélevions 40 à 50 sans jamais que les effectifs ne baissent. Au printemps suivant, les naissances les reconstituaient...

Puis, j'ai vu apparaître le premier hectare de maïs. Nous nous en sommes réjouis, pensant que ce couvert végétal allait compenser la disparition des landes.

La première année, il n'y a pas eu de problème. Mais les surfaces ont augmenté sans cesse, et les traitements à l'atrazin sont venus. Les populations de perdrix se sont effondrées brutalement...

Les traitements nitrés sur les céréales ont décimé les lièvres en quelques années. Et même le lapin – atteint par la myxomatose puis le VHD, mais qui résistait tant bien que mal – s'est effondré au début des années 2000...

La caille ne vient plus chez nous. Le râle des genêts non plus. Le gibier d'eau migre moins. Le pigeon ramier est abondant, mais quitte désormais la Bretagne à la mi-septembre pour rejoindre le sud-ouest, l'Espagne et le Portugal... »

■ **La Bretagne demeure-t-elle cette terre à bécasse qui fit jadis son renom cynégétique ?**

« Oui, c'est l'oiseau emblématique de la chasse en Bretagne ! Mais la pression augmente sur elle, du fait de cette raréfaction des autres petits gibiers. Les chasseurs de lapins, très majoritaires autrefois, ont troqué leurs chiens à lapins contre le chien à bécasses, et tout le monde la chasse...

Ses migrations évoluent aussi. Avant, nous avions des passages déjà importants dès la Toussaint, et leur arrivée en Bretagne était maximale entre le 10 et le 15 novembre. Depuis quelques années, la migration est de plus en plus tardive. A l'automne dernier, les bécasses sont arrivées chez nous vers le 10 décembre.

La bécasse nous vient des pays du Nord, de Russie en particulier, qu'elle quitte quand le froid vient là-bas. Elle se nourrit en très grande partie de vers de terre, et elle migre vers l'Ouest à mesure que le froid avance. C'est aussi pourquoi la Bretagne, à l'extrême Ouest, et avec son climat tempéré, a toujours été la terre de refuge de la bécasse... »

■ **La chasse au grand gibier va-t-elle inexorablement se substituer à la chasse du petit gibier, en Bretagne comme presque partout en France ?**

« Non, je ne le pense pas, parce que cette chasse est nécessairement collective. Or, en dehors des massifs forestiers, sur une chasse communale, l'on ne peut généralement disposer que de 3 ou 4 « bracelets » de chevreuils. Et ceux-ci sont prélevés en deux heures.

Le grand gibier s'accroît de façon importante. En quelques années, le nombre de chevreuils a été multiplié par dix. Les cerfs s'implantent un peu partout, les sangliers se multiplient... Désormais, à chaque sortie de chasse au grand gibier, j'aperçois des cerfs deux ou trois fois. Cela ne va d'ailleurs pas manquer de poser problème aux forêts bretonnes...

Ceci dit, jamais le grand gibier ne permettra une pratique de la chasse aussi importante que le permettait le petit gibier à une époque. »

■ **Quels sont vos tout meilleurs souvenirs de chasse ?**

« Vous l'imaginez, j'en ai beaucoup ! La chasse à la perdrix, l'envol d'une compagnie, avec ses « kir ouit » retentissants, me faisaient battre le cœur !

J'ai de grands souvenirs de chasse au lièvre, aux chiens courants. Même le lapin me passionnait... Mais toutes les chasses sont belles !

Citons quand même une chasse mémorable : mon premier doublé de bécasses, à l'âge de onze ans, et avec une carabine de jardin de 9 mm !

J'ai la chance d'avoir la photo de cet exploit prise par mon père ! Il est exceptionnel de faire un doublé de bécasses. Je n'en ai réussi que quatre autres dans toute ma vie de bécassier très actif.

C'était l'année où mon père est mort, en 1945. J'étais en vacances de février, et nous sommes allés ensemble en train de Callac à Plougonver pour revenir à pied par monts et par vaux en chassant, accompagnés par un ami de chasse de mon père, Edmond Baudot.

Mon père venait de m'offrir cette 9 mm, parce que j'avais été reçu au concours des Bourses départementales pour l'entrée en cinquième, en juin.

Ce jour-là, donc, mon père et son ami manquent une bécasse, qui me passe à 3 mètres au-dessus de la tête. Je la tire dans un geste réflexe... et elle tombe. Puis, hasard incroyable, quelques centaines de mètres plus loin, je marche sur une autre bécasse, qui me part dans les pieds et que je tire à 5 ou 6 mètres... »

■ **La chasse a perdu des centaines de milliers de pratiquants en quelques décennies... Comment analysez-vous cette désaffection aux causes probablement multiples ?**

« Nous avons parlé de la raréfaction du petit gibier. C'est une des causes majeures. Une autre tient à l'évolution de la société, à la diminution des populations rurales... Les jeunes s'intéressent davantage aujourd'hui à des chasses particulières : la chasse à l'arc, la chasse au vol – avec des rapaces – la « chasse » photographique, et la chasse à courre, où je vois beaucoup de jeunes. Je m'y intéresse car je suis « bouton d'honneur » du Rallye Armor.

Mais il est difficile aujourd'hui d'intéresser un jeune à la chasse « classique » quand il s'agit de « promener » son fusil pendant des heures sans voir de gibier, ou pour tirer sur du gibier de lâcher, là où autrefois le jeune chasseur voyait s'envoler des perdrix et courir des lapins tous les deux champs ! »

■ **Quelles autres évolutions le monde de la chasse a-t-il connues ces derniers temps ?**

« Mon sentiment est que la chasse est aujourd'hui beaucoup trop encadrée, réglementée. Je prends l'exemple du lièvre : non seulement il faut mettre le bracelet, mais il faut aussi fournir une patte au technicien... On pourrait faire confiance au chasseur pour déclarer qu'il a tué un lièvre adulte. Tous les chasseurs dignes de ce nom sont aussi capables de reconnaître un lièvre adulte que le technicien chargé de contrôler cela ! Il faut de même envoyer la mâchoire de tout cerf prélevé...

Et l'on n'arrête pas de devoir faire des déclarations, remplir et envoyer des papiers à l'administration... Ces contraintes administratives étouffent la chasse.

Je le dis d'autant plus volontiers que j'ai moi-même été à la source de l'instauration en France du PMA (Prélèvement Maximum Autorisé), et du « plan de chasse » pour la bécasse. Je faisais partie du Conseil départemental de la chasse des Côtes-d'Armor, qui a été pionnier en ce domaine, étant le premier en France à mettre ces mesures en place, dès 1983. C'était important à l'époque, car il y avait encore des chasseurs professionnels qui vendaient très cher la bécasse pour des tables réputées...

Il existe encore, paraît-il, quelques circuits parallèles qui alimentent des restaurants parisiens où la bécasse se paie jusqu'à 100 €. ... Mais le braconnage du petit gibier a disparu depuis les années soixante. J'ai connu des braconniers à l'époque où chaque village en avait un ou deux...

Les paysans connaissaient parfaitement la nature. Tous ne chassaient pas, mais tous s'intéressaient à la chasse. On me saluait gentiment au passage... en breton ! Les campagnes étaient conviviales. J'allais souvent dans toutes les fermes de la région de Callac avec mon père, étant enfant, et ce qui me frappe aujourd'hui, c'est le contraste entre la joie de vivre de ces gens qui vivaient sans confort, sur la terre battue, désargentés... mais qui n'avaient pas le stress des agriculteurs d'aujourd'hui, souvent surendettés, déprimés... »

■ **Et quelles seront les évolutions de demain, à votre avis ?**

« La chasse demeurera. Elle est une nécessité pour la régulation du grand gibier, dont l'accroissement détruira la forêt, les maïs et céréales si on le laisse proliférer. Mais il en va de même pour la régulation du renard, dont la prolifération va poser de sérieux problèmes, y compris sanitaires.

Il est préférable de confier aux chasseurs le soin de cette régulation raisonnée et maîtrisée plutôt qu'à des fonctionnaires payés pour faire des tirs d'élimination à longue distance...

Je souhaiterais que la chasse de demain soit moins technocratique qu'elle ne l'est devenue ; et que nos techniciens de l'ONF soient mieux employés, à faire le travail qu'accomplissaient hier les Gardes Fédéraux ou « St-Hubert », dans la régulation des « nuisibles », par exemple...

Les fédérations et les chasseurs responsables n'ont pas besoin d'être encadrés en tout et partout, par des gens qui en connaissent souvent dix fois moins qu'eux ! »

■ **Les accidents de chasse sont relativement rares, mais existent cependant. Avez-vous parfois connu quelques dangers de ce type, où le médecin que vous êtes a dû intervenir ?**

« Heureusement, ces accidents sont beaucoup plus rares qu'autrefois ! Parce que l'on tire aujourd'hui dix fois moins qu'autrefois... Les armuriers en savent quelque chose !

Deuxièmement, de gros efforts ont été faits par les fédérations pour l'éducation à la sécurité.

C'est le tir à balle qui est responsable de la grande majorité des accidents et qui est dangereux. Il faut une prudence extrême.

J'ai personnellement connu peu d'accidents. Il me reste un plomb sous la peau depuis l'âge de 20 ans, consécutif à un ricochet sur un arbre... »

■ **Que répondriez-vous à un opposant farouche de toute chasse, qui avancerait des arguments comme « anachronique », « cruel », ou autres ?**

« Je lui dirais qu'il renie ses ancêtres, et que lui-même ne serait pas là si ceux-ci n'avaient pas chassé !... Ensuite, que les vrais chasseurs sont des sportifs, et enfin qu'une pièce de gibier bien cuisinée est un grand plaisir gastronomique, qui n'a rien de pire qu'un pauvre poulet, porc ou autre, tué dans des conditions à mon avis bien plus tristes, après une vie également bien plus triste... »

■ **Quel regard portez-vous sur l'écologie ?**

« Les vrais chasseurs sont les premiers écologistes. Ma propriété est entièrement aménagée et gérée pour favoriser au mieux la vie des animaux, les protéger...

Beaucoup d'écologistes n'ont pas de véritable connaissance du terrain, au contraire des authentiques chasseurs, qui passent leur temps dans la nature. Je dis bien les authentiques chasseurs, car il y en a aussi de mauvais, comme partout !

Beaucoup d'écologistes sont aussi doctrinaires : j'ai un jour demandé pourquoi les groupes écologistes ne se battaient pas pour la sauvegarde de la perdrix grise en Bretagne, ou pour le lièvre. Certains m'ont répondu : « Ce n'est pas notre problème, c'est celui des chasseurs... » Or, la perdrix grise était l'un des patrimoines vivants de la Bretagne !

Mais il y a aussi des écologistes intelligents, dont l'approche est raisonnée, sensée, humaniste, et j'ai des amis parmi eux.

J'estime beaucoup, par exemple, François de Beaulieu, qui est l'un d'eux... Si tous les écologistes étaient comme lui, il y aurait matière à de fructueuses collaborations. »

■ **Après un temps d'attaques virulentes, il semblerait que la chasse ait retrouvé une place nouvelle dans notre société ? Votre ouvrage ne contribue-t-il pas à redonner à la chasse ses lettres de noblesse, et à réorienter les regards sur cette activité humaine ancestrale ?**

« Je l'espère ! J'ai essayé de montrer que la chasse a toujours fait partie de la vie et de l'activité des hommes, qu'elle nous a légué un vaste et beau patrimoine, et qu'elle a toujours des raisons d'exister... Elle a aussi été à la base de la connaissance du monde animal, qu'on le veuille ou non. »

■ **Des études scientifiques révélaient récemment que la progression du loup est bien plus rapide, mais surtout différente de ce que l'on avait pensé. Le loup est déjà présent en Champagne, « aux portes » de Paris... Peut-on imaginer revoir un jour la chasse au loup en Bretagne, où elle fut si présente ?**

« Une part conséquente de mon livre est consacrée à la chasse au loup, qui a tenu une place particulière dans l'histoire cynégétique bretonne.

J'aurais aimé, en d'autres temps, chasser cet animal « mythique »... Mais je pense que la présence du loup est incompatible avec les activités humaines. Elle l'était même autrefois avec la vie de l'homme dans les campagnes reculées, où celle des petits bergers était menacée. Les archives démontrent sans aucun doute possible que les loups faisaient des victimes humaines... Et 10 % du cheptel ovin breton étaient tués par les loups au XVIII^e siècle.

On voit ces problèmes ressurgir avec le retour du loup, pourtant à petite échelle pour l'heure, dans le Sud-Est !

Le loup a une telle facilité de déplacement, qu'il va se répandre. On sait qu'un loup lancé par le Grand Dauphin en région parisienne avait été rattrapé trois jours plus tard en forêt de Rennes !... Cent kilomètres ne sont rien à parcourir pour un loup.

Ce serait une folie que de le laisser coloniser la France, comme il a commencé à le faire, sous prétexte de biodiversité. Le jour où il y aura mort d'homme, on réagira, trop tard comme toujours.

En Bretagne, il sera difficilement accepté, à cause du cheptel. J'aurais aimé voir le loup en Bretagne, mais il serait aujourd'hui totalement déraisonnable de le laisser s'y implanter...

(Entretien recueilli par Samuel Charles)